

Si vous croyez que j'ai le temps !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 34

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

N'en ayez qu'une, de honte : celle d'être les esclaves sans goût des modes étrangères sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire ; celle d'avoir peur d'être de notre pays, de *notre canton*, et de le *montrer* !

Au nom de l'art, du goût, des vieilles traditions romandes, — au nom du passé qui nous est si cher et des mœurs simples et rustiques, auxquelles nous tenons,.... Vaudoises, mes amies, ouvrez donc l'armoire-sépulcre ; prenez le corset noir et le fichu blanc, le chapeau que vous savez ou le bonnet à dentelles noires, qui vous va à ravir,.... et puis, — tout au moins dans nos paroisses de campagne, — que chaque dimanche on voie de nombreux groupes d'entre vous s'associer au culte public et fêter ainsi *l'an joyeux du Centenaire*.

Un Vaudois au nom de beaucoup,
A.L.F. CERESOLE.

Juillet 1903.

Le bon étudiant. — Votre fils est toujours aux études à Lausanne, monsieur Crottu ?

— Oui.

— Et il marche bien ?

— Je le suppose ; du moins sa dernière lettre était affranchie.

Béninon et le ministre.

Je ne sais pas si vous avez eu connu Béninon. Peut-être bien que non ! Voilà déjà bien quelques années qu'il est mort. Béninon était un de ces gaillards à qui la bonne femme n'a pas oublié de couper le fil. De ma vie, de mes jours, quelle tapette ! Il faisait pas bon de se crocher avec lui. Il te vous avait une façon de vous boucher le mors, que c'était vite fait ; on n'avait pas le temps de dire *ma mère m'a fait*, qu'on recevait un atout — de langue, bien entendu.

Aussi, les gens qu'il portait sur ses cornes en voyaient de rudes. Il y avait surtout les ministres. Ceux-là, Béninon ne pouvait ni les voir, ni les sentir. Que lui avaient-ils fait ? On n'a jamais pu savoir.

Toujours est-il qu'il ne mettait les pieds à l'église qu'aux communions et pour baptiser, et quand il pouvait lancer à un ministre un bon fion de sa fabrication, il était heureux comme un magnin.

Tous les quinze jours, le ministre, après son sermon à l'église principale, devait en aller faire un second à l'annexe, et Béninon était chargé de le conduire à char.

Or, un dimanche, tandis que le pasteur était plongé dans ses réflexions, le cheval, fatigué du labeur de la semaine, avançait péniblement. A chaque instant, Béninon devait le harceler, l'encourager. A la fin, impatienté :

— Allein vai, la Fanny, dépatze-té. On derai perdu que tou trainé lou diablo !

PIERRE D'ANTAN.

Le messadzi dè bouenan.

Dépatzi-vos dè rêveni ;
Ne nos einouïn tant ;
Ne savint pas quiet dèveni
Ein atteidei noutron reigent.

N'iran prau vos trova
Se n'étaï pas tant loin.
Ha ! per boueneu que n'in rêva
Qu'ou n'avia pas mé dè fin.

Et no faudre de lis béquilles
Por poué tzala la grossa nei ;
Ne volin don resta tranquilles
Car n'in todzor tant frei.

Na, ne fare pas bon
Que lis courlthes martiandes
Passissan sin bâton
Le Perte dè Tzalande !

D'ailleu noutra pourr'ombra
Ousère bin dzala
Per dézo la Dzau sombra
Dè la granta Couzla.

Fémalé, vos faut bouêta
Gamaces et pantalons,
Por qu'ou pouessai bin trota
Après lis beities et lous veillons.

Por tant que l'an que vint,
Abotzi voutron dietzets !
Et ne tzerdzi por le tzemin
Quiet lis fellzettes et lous satzets.

La Rosalie portéra
Le bouergue² à cavagnon
Et l'Henri tzampéra
Lis vatzes et le bolon.

Hi ! bida ! hi ! paudretta !³
Et tè, Moteila, va dévant !
Jamai ne quittin la Djuintetta
Se ne bargagnin tant !

Vo trovèrai la maison tzauda
Et le forné bin ètopa ;
Pui no farin quatié belauda⁴
Por bin nos rétape.

Tote lis tapes de veladze
Vindran vo salua
Et derin : « Vos eites sadze
D'eitre enfin arreva. »

Ein atteidei on vo sohaite
Mei de santé, prau dè boueneur,
Et craidé pi ! la Mariannette
Vos ame adè dè tot son tieur.

A vo réverré, à trè tuis,
Estiusa mè, souplizé.

JULIE OGUEY.

L'auteur de ces vers fut une Ormonanche d'élite. Toute jeune elle eut le don de la poésie et sa lyre chanta de beaux vers, d'allure larmartinienne, il est vrai, et qu'aujourd'hui encore on se passe de chalet à chalet, où son souvenir est demeuré très vivant. Elle fut institutrice de la classe réformée de Romont, où elle mourut il y a quelque cinq ans. Le *Messadzi dè bouenan* fut adressé à son maître d'école. La Coulaz et la Juintette sont des pâturages ormonans dans la vallée de l'Hongrin, et le Perte dè Tzalande — Trou de Noël — est un nom donné au col du Mouellé.

EUG. MONOD.

Si vous croyez que j'ai le temps !

Un aubergiste de la Suisse allemande, mort depuis quelques années, passait pour le plus incivil personnage de vingt lieues à la ronde. Curieux de l'entendre, un touriste descendit dans son établissement et demanda à être servi par l'hôte lui-même. En s'en allant, il prend ce dernier à part et lui dit :

— Ceux qui vous font passer pour l'incarnation de la grossièreté se trompent étrangement. Je me plais à reconnaître que vous êtes aussi courtois que n'importe quel hôtelier.

— Est-ce que vous vous imaginez que j'ai le temps d'insulter toutes les canailles qui viennent ici ?

Le ciel et la pinte. — Une pauvre, ramenante de force son mari du café, exhale ses plaintes tout le long du chemin :

— Pauvre moi, que ne puis-je aller au ciel !

— Et moi, à la pinte.

— C'est ça, tu voudrais toujours être où on est mieux.

Collaboration redoutable.

Lorsqu'un auteur a livré son manuscrit à l'imprimeur, que l'épreuve lui a été remise, qu'il l'a corrigée aussi soigneusement que possible, il donne le « bon à tirer ». Le « bon à tirer » c'est l'adieu définitif ; c'est la séparation cruelle du père et de l'enfant, avec toutes ses espérances, avec toutes ses craintes.

L'écrivain ne doit-il pas, tout d'abord, crain-

¹ Retournez vos « baignolets » pour partir. — ² rouet — poulain — ³ bon repas.

dre les inattentions ou la malice des « typos », ou même ses propres inattentions. On a maintes fois déjà signalé d'impayables « coquilles », affaire des typos, et de non moins cocasses étourderies des auteurs.

Nous relevons celles qui suivent dans les *Archives de l'imprimerie*, auxquelles elles avaient été communiquées.

* * *

D'un journal genevois, dans le feuilleton :
Les deux gosses.

«... Son sabre alors fendit l'espace et s'abat-
tit, terrible.

» Carmen, à la vue du danger couru par son
amant, s'était jetée entre les deux hommes.

» La lune l'avait atteinte en pleine poitrine.
» Elle tomba... »

* * *

Dans le même feuilleton, cette seconde perle ;
de l'auteur, cette fois :

«... Furieux de cette blessure, celui-ci, d'un
effort suprême, bondit et, d'un formidable
coup de pointe, pénétra dans la poitrine un
instant découverte du jeune officier. »

* * *

Extrait d'un journal provençal :

« La gendarmerie fut prévenue ; on supposa
tout de suite qu'un malheur était arrivé et que
Bertheau se trouvait dans le canal ; en effet,
après s'être assuré qu'il n'avait pas reparu
chez lui depuis la veille, on fit des recherches,
et au bout de six heures de travail on finit par
découvrir, au fond de l'eau, et ne donnant
plus *signe de vie*, le corps de Jean-Louis Ber-
theau, âgé de 45 ans. »

Travailler six heures pour arriver à décou-
vrir un corps ne donnant plus *signe de vie*,
vrai ! c'est pas de la veine.

* * *

D'un journal belge :

« Le cyanure de potassium est un poison
très violent. Une goutte sur la langue d'un
chat suffit pour foudroyer l'homme le plus ro-
buste. »

* * *

Terminons en rappelant ces quelques vers
par lesquels un facétieux « typo » cherchait à
se consoler des « coquilles » qui lui étaient
échappées :

Je vais chanter tous tes hauts faits
Je veux dire tous tes forfaits,
Toi qu'à bon droit je qualifie :
Fléau de la typographie.
S'agit-il d'un homme de bien,
Tu m'en fais un homme de rien ;
Et par toi sa capacité
Se transforme en rapacité.
D'un brave et fameux *amiral*
Tu fais un fameux *animal* ;
Et son émotion visible
Devient émotion risible.
L'amphithéâtre et ses gradins
Ne sont plus que d'affreux gredins.
Léonidas, aux Thermopyles,
Montre-t-il un beau *dévouement* ?
Horreur ! voilà que tu jubiles
En lui donnant le *dévouement*.

Sublia pi !

C'était il y a un demi-siècle. Le chemin de
fer de Morges à Neuchâtel commençait à mar-
cher. En ce temps-là, les tarifs de transport
étaient moins abordables que ceux d'aujourd-
d'hui ; aussi, les agriculteurs du Gros-de-Vaud
ne s'accordaient-ils que bien rarement le luxe
d'un voyage en wagon. Au guichet, c'étaient
parfois de comiques scènes de marchandage.

Un beau dimanche, Charles à la grosse
Jenny, de Penthéraz, s'était dit qu'il pren-
drait le train de Cossonay à Chavornay, si on